

CONTRÔLE DE PHILOSOPHIE

« Nous ne pouvons former aucun désir qui ne se réfère pas à la société. La parfaite solitude est peut-être la plus grande punition que nous puissions souffrir. Tout plaisir est languissant quand nous en jouissons hors de toute compagnie, et toute peine devient plus cruelle et plus
5 intolérable. Quelles que soient les autres passions qui nous animent, orgueil, ambition, avarice, curiosité, désir de vengeance ou luxure, leur âme, le principe de toutes, c'est la sympathie ; elles n'auraient aucune force, si nous devions les dégager entièrement des pensées et des sentiments d'autrui. Faites que tous les pouvoirs et tous les éléments de la
10 nature s'unissent pour servir un seul homme et pour lui obéir : faites que le soleil se lève et se couche à son commandement ; que la mer et les fleuves coulent à son gré ; que la terre lui fournisse spontanément tout ce qui peut lui être utile ou agréable ; il sera toujours misérable tant que vous ne lui aurez pas donné au moins une personne avec qui il puisse partager son bonheur et de l'estime et de l'amitié de qui il puisse jouir. »

David Hume, *Traité de la nature humaine*.

Vous répondrez aux questions suivantes dans l'ordre que vous voulez.

QUESTIONS :

1. Quelle est la **problématique** de ce texte ?
2. Quelle est la **thèse** de l'auteur dans ce texte ?
3. Quelles est la **structure de ce texte**, c'est-à-dire la façon dont l'auteur s'y prend pour présenter sa solution au problème.
4. **Expliquer** quelle est la **relation entre désir et société** pour Hume dans ce texte.
5. Sans rédiger le développement, vous **écrirez** :
 - a. L'**introduction** qui doit comporter une présentation du texte, la problématique du texte, ainsi que le plan du texte.
 - b. La **conclusion** qui doit faire apparaître le résumé de ce que vous auriez mis si vous rédigiez le devoir, ainsi que la solution à la problématique que vous avez mentionnée dans l'introduction.

AUCUN DOCUMENT ADMIS

BON COURAGE A TOUS ! ET A VENDREDI.

CORRECTION

Question 1

La problématique de ce texte de Hume peut s'énoncer comme suit :

Est-il possible d'avoir des désirs qui ne se rapportent qu'à nous ? Mais si le désir se définit comme manque, le bonheur ne pourrait-il pas se trouver dans la possession de cet objet ?

Question 2

La thèse de l'auteur est que la force de nos désirs dépend toujours de la possibilité de les partager.

Question 3

La structure de ce texte et les procédés d'argumentation sont les suivants :

L'auteur part d'un présupposé : le désir se réfère toujours à la société. Ainsi toutes passions se développent au contact d'autrui. La parfaite solitude serait le pire des maux. Il va ensuite expliquer dans une seconde partie que même la possession des objets les plus désirés laisse l'homme dans l'insatisfaction s'il demeure seul.

Remarque : ce texte d'apparence simple demande un effort de problématisation en particulier pour que la seconde partie ne répète pas la première. Il s'agit également de dégager les enjeux moraux, et l'articulation qui existe entre solitude et amitié. Il peut être bienvenu de relier le texte à l'empirisme de l'auteur si on connaissait ce dernier. Mais cela n'était pas nécessaire.

Question 4 : la relation entre désir et société.

Pour Hume, philosophe empiriste, il ne peut y avoir de constitution du moi que grâce à l'expérience, qu'à partir d'un contact avec la réalité. Ainsi la conscience se constitue à partir des impressions qu'elle réceptionne. Les diverses passions que l'on peut éprouver forment bien une expérience intérieure, mais celle-ci a pour origine l'action du monde extérieur, c'est-à-dire des autres sur soi.

La manière dont la passion va constituer le moi repose sur le degré de plaisir ou de douleur. Le plaisir, même s'il est personnel, diminue s'il n'est pas partagé. Les « pensées » ou les « sentiments d'autrui », c'est-à-dire la présence ou le regard d'autrui, ou même le fait d'imaginer la réaction d'autrui, permettent de donner vie à une passion. L'excitation suscitée par la vue d'un bon film ou livre est exacerbée par le fait de pouvoir en parler. Les lectures de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir trouvaient toute leur force dans les discussions qu'ils s'en faisaient ensuite. Comme si autrui était toujours nécessaire pour avoir une action maïeutique sur une passion.

De la même manière, les passions qui consistent à vouloir dominer autrui, comme l'« orgueil, l'ambition, l'avarice » ou « la vengeance », ou qui consistent à utiliser le corps de l'autre comme « la luxure », même si elles conduisent à la solitude, n'existent que par l'intermédiaire d'autrui. Ainsi pour Hume dans ce texte, la force des passions est relative à autrui.

Il faut toutefois remarquer que autant un plaisir augmente s'il est partagé, autant une peine s'intensifie dans la solitude : par exemple la perte d'un être cher sera encore plus douloureuse si l'on est seul. La solitude serait donc ce qui, en plus de laisser le plaisir s'éteindre, aiguise l'intensité d'une peine. Le recours extrême et dramatique au suicide se fait toujours dans la plus grande solitude.

Hume affirme que la « parfaite solitude est peut-être la plus grande punition que nous puissions souffrir ». Les mauvaises passions qui tendraient à vouloir utiliser ou dominer l'autre ne pourraient pas procurer de bonheur dans la mesure où elles conduisent à la solitude. C'est en ce sens que Hume parle peut-être de « punition », c'est-à-dire d'une peine qui vient réparer ou compenser une injustice commise. Lorsque la solitude est absolue, elle n'est pas seulement un isolement momentané, lequel pouvant être salvateur dans la mesure où l'on sait que l'on va retrouver l'autre ensuite. Dès lors cette solitude « parfaite » devient le pire des maux. Par conséquent, pour notre auteur la solitude est le bien le pire des maux.

Ce qui nous pousse à nous demander *in fine* si l'homme n'a pas peur, à tort, de la solitude. Pour Hume, le principe de toutes passions, et paradoxalement même des plus « méchantes », c'est la « sympathie », c'est-à-dire le fait de pouvoir « pâtir » avec quelqu'un d'autre que soi, d'avoir avec lui les mêmes sentiments. La solitude ferait donc de l'homme un être sans désir. Le désir, le fait de tendre vers quelque chose que l'on n'a pas, donc vers quelque chose d'extérieur à soi, a besoin des autres, et donc de la société qu'ils forment, pour exister. La solitude ferait de l'homme un être apathique, sans désir et donc déshumanisé. Une foule anonyme peut également susciter la peur de la solitude. Lutter contre elle fait l'objet de formes de communication, voire de commercialisation, comme les clubs de rencontre.

Mais la lutte effrénée pour ne pas rester seul ne serait-elle pas plutôt le résultat, comme le suggère Pascal, de cette incapacité à rester seul avec soi-même ? Le malheur de l'homme qui le pousse à se divertir et même à se perdre, viendrait selon lui de cette impossibilité à se sentir bien à rester seul dans sa chambre... Mais pour lui, l'homme atteint la grâce lorsqu'il rencontre Dieu : là encore finalement, il trouve une manière d'exorciser sa solitude...

Ainsi le texte tisse un lien de dépendance entre le désir et la société. Cependant, on peut s'interroger sur l'essence du désir : même si la présence d'autrui est nécessaire, n'est-ce pas simplement un déclencheur, un prétexte à éveiller une passion ? Le désir une fois satisfait, ne peut-on pas se passer d'autrui ?

Question 5

Introduction

Avoir la paix, être tranquille, être seul à profiter de son confort personnel, n'est-ce pas ce à quoi nous pourrions tous aspirer ? Il n'en est rien chez Hume pour qui, dans cet extrait du *Traité de la nature humaine*, le désir en se construit que dans un rapport à l'autre. Mais quel lien existe-t-il entre les passions d'un individu et la société ? Etant toutes régies par un même principe de sympathie, elles ne peuvent exister sans rapport à autrui.

On peut, dans un second temps se demander si le plaisir comme satisfaction d'un désir, possession d'un objet, n'est pas le propre d'un individu qui en aurait la pleine jouissance solitaire. Pour Hume, le bonheur n'existe que s'il est partagé. Peut-on alors trouver une définition de l'amitié à partir de cette thèse ?

Conclusion :

Ainsi ce texte de Hume permet d'établir un lien intrinsèque entre le désir et la société : au lieu de nier le désir en exerçant une contrainte sociale (le désir de l'autre qui viendrait contrer le mien, les diverses organisations, les lois...), la société, comme ensemble d'individus autres que moi mais avec qui je suis lié, permet d'actualiser mes désirs. Autrui est celui qui rend mon bonheur possible. Cela rend caduc tout rêve de domination de l'autre.

Aussi l'amitié pour Hume n'est pas par exemple le fait de découvrir une altérité, ou le fait de s'intéresser aux mêmes choses, ou encore le fait d'avoir des idées communes, mais le fait, par la simple présence d'autrui de pouvoir actualiser un bonheur.

La solitude en ce sens n'est pas l'occasion d'un recueillement pour mieux se connaître, mais au contraire le pire des maux car elle empêche de faire l'expérience de ses passions, si ce n'est celle de la douleur...

En guise d'exemple de commentaire de texte je vous propose ceci :

Avoir la paix, être tranquille, être seul à profiter de son confort personnel, n'est-ce pas ce à quoi nous pourrions tous aspirer ? Il n'en est rien chez Hume pour qui, dans cet extrait du *Traité de la nature humaine*, le désir en se construit que dans un rapport à l'autre. Mais quel lien existe-t-il entre les passions d'un individu et la société ? Etant toutes régies par un même principe de sympathie, elles ne peuvent exister sans rapport à autrui.

On peut, dans un second temps se demander si le plaisir comme satisfaction d'un désir, possession d'un objet, n'est pas le propre d'un individu qui en aurait la pleine jouissance solitaire. Pour Hume, le bonheur n'existe que s'il est partagé. Peut-on alors trouver une définition de l'amitié à partir de cette thèse ?

Pour Hume, philosophe empiriste, il ne peut y avoir de constitution du moi que grâce à l'expérience, qu'à partir d'un contact avec la réalité. Ainsi la conscience se constitue à partir des impressions qu'elle réceptionne. Les diverses passions que l'on peut éprouver forment bien une expérience intérieure, mais celle-ci a pour origine l'action du monde extérieur, c'est-à-dire des autres sur soi.

La manière dont la passion va constituer le moi repose sur le degré de plaisir ou de douleur. Le plaisir, même s'il est personnel, diminue s'il n'est pas partagé. Les « pensées » ou les « sentiments d'autrui », c'est-à-dire la présence ou le regard d'autrui, ou même le fait d'imaginer la réaction d'autrui, permettent de donner vie à une passion. L'excitation suscitée par la vue d'un bon film ou livre est exacerbée par le fait de pouvoir en parler. Les lectures de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir trouvaient toutes leur force dans les discussions qu'ils s'en faisaient ensuite. Comme si autrui était toujours nécessaire pour avoir une action maïeutique sur une passion.

De la même manière, les passions qui consistent à vouloir dominer autrui, comme l'« orgueil, l'ambition, l'avarice » ou « la vengeance », ou qui consistent à utiliser le corps de l'autre comme « la luxure », même si elles conduisent à la solitude, n'existent que par l'intermédiaire d'autrui. Ainsi pour Hume dans ce texte, la force des passions est relative à autrui.

Il faut toutefois remarquer que autant un plaisir augmente s'il est partagé, autant une peine s'intensifie dans la solitude : par exemple la perte d'un être cher sera encore plus douloureuse si l'on est seul. La solitude serait donc ce qui, en plus de laisser le plaisir s'éteindre, aiguise l'intensité d'une peine. Le recours extrême et dramatique au suicide se fait toujours dans la plus grande solitude.

Hume affirme que la « parfaite solitude est peut-être la plus grande punition que nous puissions souffrir ». Les mauvaises passions qui tendraient à vouloir utiliser ou dominer l'autre

ne pourraient pas procurer de bonheur dans la mesure où elles conduisent à la solitude. C'est en ce sens que Hume parle peut-être de « punition », c'est-à-dire d'une peine qui vient réparer ou compenser une injustice commise. Lorsque la solitude est absolue, elle n'est pas seulement un isolement momentané, lequel pouvant être salvateur dans la mesure où l'on sait que l'on va retrouver l'autre ensuite. Dès lors cette solitude « parfaite » devient le pire des maux. Par conséquent, pour notre auteur la solitude est le bien le pire des maux.

Ce qui nous pousse à nous demander *in fine* si l'homme n'a pas peur, à tort, de la solitude. Pour Hume, le principe de toutes passions, et paradoxalement même des plus « méchantes », c'est la « sympathie », c'est-à-dire le fait de pouvoir « pâtir » avec quelqu'un d'autre que soi, d'avoir avec lui les mêmes sentiments. La solitude ferait donc de l'homme un être sans désir. Le désir, le fait de tendre vers quelque chose que l'on n'a pas, donc vers quelque chose d'extérieur à soi, a besoin des autres, et donc de la société qu'ils forment, pour exister. La solitude ferait de l'homme un être apathique, sans désir et donc déshumanisé. Une foule anonyme peut également susciter la peur de la solitude. Lutter contre elle fait l'objet de formes de communication, voire de commercialisation, comme les clubs de rencontre.

Mais la lutte effrénée pour ne pas rester seul ne serait-elle pas plutôt le résultat, comme le suggère Pascal, de cette incapacité à rester seul avec soi-même ? Le malheur de l'homme qui le pousse à se divertir et même à se perdre, viendrait selon lui de cette impossibilité à se sentir bien à rester seul dans sa chambre... Mais pour lui, l'homme atteint la grâce lorsqu'il rencontre Dieu : là encore finalement, il trouve une manière d'exorciser sa solitude...

Ainsi le texte tisse un lien de dépendance entre le désir et la société. Cependant, on peut s'interroger sur l'essence du désir : même si la présence d'autrui est nécessaire, n'est-ce pas simplement un déclencheur, un prétexte à éveiller une passion ? Le désir une fois satisfait, ne peut-on pas se passer d'autrui ?

Cependant réside encore une question : la satisfaction d'un désir ne conduit-elle pas au bonheur ?

Pour répondre à cette question, l'auteur invite le lecteur à imaginer une fiction : celle d'un homme tout-puissant. Imaginons un être qui ait tous les pouvoirs sur la nature, et que celle-ci ne cherche qu'à le servir : soleil, terre, mer, les principaux éléments, n'existeraient et n'agiraient que pour lui obéir, lui faire plaisir et lui « être utile ». On peut imaginer que cet homme, dont tous les désirs seraient comblés, serait tout-puissant, au comble du bonheur.

Or, même s'il obtient ce qu'il veut, une chose lui manquerait pour être heureux : le fait de pouvoir partager cela avec autrui. En ce sens le bonheur, état de contentement et de plénitude absolue, et le plaisir, simple satisfaction d'un désir, ne se confondent pas. Ils se distinguent non seulement parce que le premier dure et le second est éphémère, mais aussi parce que selon la première partie du texte, parce que la satisfaction d'un désir, donc un plaisir, ne peut trouver sa vivacité qu'à travers l'existence d'autrui. En sorte que avoir tous les pouvoirs est inutile si l'on est seul.

En effet cet homme, aussi puissant soit-il, restera toujours « misérable », c'est-à-dire malheureux comme s'il était pauvre de tout, parce que son « bonheur », n'étant pas partagé avec « au moins une personne », ne peut être actualisé, activé. La jouissance pleine de son bonheur ne peut se faire, selon Hume, que grâce non pas à la seule présence d'autrui, mais à son estime et son amitié.

Ce texte établit par conséquent, que c'est l'existence d'un ami qui est la condition nécessaire du bonheur, et non pas, comme le sens commun croit, le fait de partager les mêmes

joies qui crée un lien d'amitié. En d'autres termes, l'amitié serait la condition pour jouir pleinement de la satisfaction de ses désirs.

Dit autrement, l'amitié a une haute valeur, pour Hume, dans la mesure où elle est indispensable au bonheur de l'homme. Cependant, cette amitié, aussi importante soit-elle, est une amitié qui est intéressée, qui remplit une fonction. Pour Aristote, cette description de l'amitié ne correspond qu'à un certain type : celle qui vise le plaisir ou l'utilité. Ce que l'on pourrait appeler familièrement aujourd'hui les « copains », ceux pour qui on a justement de la « sympathie » plus que de l'amitié. Or, il existe pour Aristote un autre type d'amitié qui est bien supérieur à celui-là : celui qui vise le bien moral. Il existe alors une juste répartition des avantages.

Ainsi un ami est toujours indispensable à notre bonheur. Mais cela signifie-t-il que c'est sa seule fonction, et même que l'ami se laisse instrumentaliser ? Hume ne va pas si loin ici, même si l'on sait que son scepticisme pourrait nous y amener, et il faut donc prendre garde à ne pas conclure trop vite sous peine de trahir la notion même d'amitié.

Ainsi, en conclusion nous pouvons dire que ce texte de Hume permet d'établir un lien intrinsèque entre le désir et la société : au lieu de nier le désir en exerçant une contrainte sociale (le désir de l'autre qui viendrait contrer le mien, les diverses organisations, les lois...), la société, comme ensemble d'individus autres que moi mais avec qui je suis lié, permet d'actualiser mes désirs. Autrui est celui qui rend mon bonheur possible. Cela rend caduc tout rêve de domination de l'autre.

Aussi l'amitié pour Hume n'est pas par exemple le fait de découvrir une altérité, ou le fait de s'intéresser aux mêmes choses, ou encore le fait d'avoir des idées communes, mais le fait, par la simple présence d'autrui de pouvoir actualiser un bonheur.

La solitude en ce sens n'est pas l'occasion d'un recueillement pour mieux se connaître, mais au contraire le pire des maux car elle empêche de faire l'expérience de ses passions, si ce n'est celle de la douleur...